

FACE AU DESTIN

Entretien avec François Rochaix, metteur en scène

Pourquoi vous êtes-vous intéressé à la dernière pièce de Sophocle ?

François Rochaix : Cette pièce s'inscrit dans une sorte de cycle ou de puzzle qu'est le théâtre grec tout en restant une formidable énigme qui me touche profondément. À l'image des récits de l'Ancien Testament, l'on se trouve immergé dans la psychologie des profondeurs, celle de Jung, par exemple, qui raconte des éléments fondamentaux pour la connaissance de l'être humain. J'ai ainsi monté au fil des ans plusieurs opus s'inscrivant dans la malédiction de Thèbes, tels *Œdipe Roi*, *Antigone*, les *Bacchantes* ou même les *Phéniciennes*, où Euripide en 409 avait évoqué l'exil d'Œdipe et peut-être même sa mort à Colone. La scène finale montre ainsi le départ d'Œdipe de Thèbes pour arriver dans la situation évoquée par Sophocle.



Dans cette tragédie, toute se révèle d'une grande souplesse et fluidité, peut-être parce que son auteur a 90 ans. Eschyle a disparu et Euripide meurt la même année que Sophocle. Il faut rappeler que ces auteurs se sont affrontés dans les concours de l'époque. Le prologue est composé de l'alternance d'une série de scènes dans les parties de la tragédie chantées par le chœur. Elles sont d'une remarquable concision et dessinent comme un poème marquant la pièce. Le chœur constitue d'ailleurs un véritable « troisième acteur » dans des scènes très vivantes.

Qu'avez-vous retenus des thèmes traversés ?

F. R. : Ce qui retient dans les thèmes, c'est le portrait d'un être maudit, un hors-la-loi issu d'une terre réprouvée dans toute la littérature grecque, Thèbes. Il achève son existence non seulement en choisissant son destin, mais aussi en l'assumant. Une grande dizaine d'années après la découverte de sa faute, Œdipe, les yeux crevés, erre sur les routes et mendie, accompagné d'Antigone. Tel un clochard, il arrive en haillons à Colone, bourg proche d'Athènes, où Sophocle lui-même est né. Il croit reconnaître là le lieu où il doit mourir, fidèle en cela à la parole d'un oracle. Résigné à tous les affronts, rien ne peut désormais le faire bouger de ce lieu, alors que, dramatiquement, tout est constamment en mouvement autour de lui avec les plus belles entrées et sorties que l'on puisse imaginer au théâtre. Tout aveugle qu'il est, c'est lui qui conduit les autres à sa mort et décide de partir seul. C'est toute la problématique du destin qui est posée dans cette œuvre impliquant que l'homme fasse toujours un choix.

On peut aussi y voir des correspondances avec aujourd'hui dans la conscience qu'a le héros de son importance posthume. On a l'impression que, lorsqu'il prophétise et évoque l'avenir, Œdipe ne parle plus au nom de Zeus ou d'Apollon, mais en son nom propre comme une sorte de démon avant qu'il ne quitte la scène. Le récit de sa mort par le messager constitue l'un des plus beaux moments du théâtre antique, une fin où il se dissipe miraculeusement. Cette problématique du martyr est au cœur de l'actualité la plus immédiate au Proche-Orient et ailleurs. L'étrangeté constitue une autre dimension très moderne de la pièce et de son histoire. Dans ce qui est un peu la dernière station de la *Passion d'Œdipe*, il y a comme un Mystère au sens médiéval d'une pièce de théâtre à sujets religieux où l'on

faisait intervenir Dieu, les saints, les anges et le diable. C'est une des rares tragédies où les dieux parlent directement à un humain. Œdipe va en quelque sorte naître à lui-même confronté à sa propre mort. Cette insolite figure de vieillard est un être divisé, obstiné, qui se laisse parfois convaincre par son entourage. Il est sans mesure dans sa haine et dans son amour, fruits d'une existence marquée par la souffrance. Une souffrance, qui n'est plus ici un sujet de révolte. Mais une passion rédemptrice qui le réhabilite, le purifie, faisant de lui l'objet d'un culte héroïque, puisqu'il qu'il sera pour ainsi dire assimilé aux dieux.

Propos recueillis par Bertrand Tappolet